

Le Chêne
et
le
Tilleul

Du même auteur :

La fin d'une religion ? 2017, La Barre Franche

La maison du rêve 2019, La Barre Franche

Le potager de la foi 2021, La Barre Franche

© 2023 La Barre Franche - Noelle Sarl
1340 route de Boissimon
49490 Noyant-Villages



Édition : <http://labarrefranche.com>

E-mail : contact@resister-online.com

ISBN 979-10-93638-19-5

JOUVE - 1, rue du Docteur Sauvé, 53100 MAYENNE
Imprimé en France - Dépôt légal : septembre 2023

Serge Soulié

Le
Chêne
et
le
Tilleul

Editions « La Barre Franche »

Préface

Écrire une préface peut être un exercice difficile.

Un texte de ce genre est souvent un outil commercial. Il a alors pour but de dire, à celui qui vient d'ouvrir le livre, « cher lecteur, comme vous avez bien fait d'acheter cet ouvrage, soyez confiant, vous n'allez pas être déçu ! »

Mais l'écriture de Serge Soulié n'a pas besoin de ce coup de chapeau, elle apporte toujours un air frais sur la foi, la spiritualité, la manière dont on peut – doit ? – faire comprendre le divin à tous.

Alors, qu'il me soit permis de parler non pas du livre, ni de la biographie de son auteur, mais de l'amitié profonde qui nous lie, Serge Soulié l'auteur et moi-même son éditeur.

Serge et moi, nous nous connaissons depuis une dizaine d'années, et nous avons énormément échangé sur ce sujet qui nous tient à cœur : comment le christianisme va-t-il pouvoir faire pour ne pas s'effondrer davantage, voire même disparaître, tout simplement ?

Serge a abordé ce thème dans ses précédents ouvrages, tout le monde sait ce qu'il faudrait faire évo-

luer, mais les églises, les institutions, le voudront-elles ?

Dans ce livre – en forme de testament spirituel, peut-être – la question est abordée sans faux-semblants, à chacun d’y trouver de quoi orienter sa vie vers une « religion centrée sur la personne », comme le dit le premier chapitre.

Le livre se termine par une biographie de Serge, à la troisième personne, en forme de « Serge Soulié vu par lui-même », et un hymne à l’amour éternel, tel que l’ont vécu Serge et son épouse Francette, tel que l’ont vécu, dans l’Antiquité, Philémon et Baucis, revivant à l’infini en deux arbres, un Chêne et un Tilleul, bien sûr.

Gilles Carbonell, éditeur.

Introduction

Une question qui me taraude depuis longtemps est à l'origine de ce livre. Cette question – rarement posée, pour ne pas dire rejetée par les religions par crainte de perdre leur influence et leur pouvoir – je la formulerai ainsi : pourquoi les religions s'occupent-elles de Dieu en priorité, et si peu de l'homme, sinon pour le subordonner systématiquement à Dieu ?

Les souvenirs des cours de la faculté sur la conception très novatrice de l'être humain, du psychologue et professeur Carl Rogers, ont fait naître en moi l'idée qu'il est possible de mettre l'humain au centre des préoccupations religieuses, comme Rogers avait mis la personne au centre des thérapies. Jusque-là le personnage essentiel était l'analyste qui possédait le savoir. En 1968¹, Rogers était devenu une référence pour les révolutionnaires du moment. Ceci m'a poussé à m'interroger sur la place de l'humain dans les religions qui, elles, font passer Dieu avant l'homme.

1 Précisons, pour les plus jeunes générations, que 1968 fut une période de troubles sociaux majeurs, dont une des préoccupations était justement la conscience individuelle, par opposition à ce que l'on appelait « le système ».

La recherche de la place de la personne, comparée à la démarche de Carl Rogers, occupe la **première partie** de ce livre.

Ensuite je m'interroge sur la démarche quantique, qui prend actuellement de plus en plus de place dans de nombreux domaines. Cette recherche donne de nouvelles orientations à la science.

La **deuxième partie** concerne la personne de Jésus de Nazareth, dit le Christ. À travers lui, c'est l'humain qui est glorifié et mis à la première place. La déification de l'homme de Nazareth est l'œuvre de l'église. Les textes qui faisaient de lui l'homme par excellence n'ont pas été retenus. L'église a lutté contre ce qu'elle appelait les hérésies. Elle a produit des textes qui les condamnaient. Nous ne nous référons à Jésus ni comme prophète, ni comme rabbin, ni comme dieu, mais seulement comme un homme ordinaire, fils de Dieu comme nous tous. Il était empli de l'intelligence et de l'esprit divin.

Enfin, dans la **troisième partie** intitulée « soyons clairs », je prends le risque d'exposer où me conduisent aujourd'hui mes expériences et mes recherches concernant Dieu, la foi et l'église avec ses traditions, ses rites et son fonctionnement.

Notons toutefois qu'il appartient à chacun de faire sa démarche, puis son chemin. Le temps où la religion demandait de suivre ses directives prend fin. Il appartient maintenant à l'homme de s'orienter lui-même et de se familiariser avec son esprit, au sein même d'un Esprit supérieur et d'une puissante intelligence auxquels il peut faire confiance.

*La religion centrée sur
la personne*

La personne avant Dieu
Le divin avant l'humain

Les connaisseurs retrouveront ici, sous forme de plagiat, la formule résumant la démarche du psychologue américain Carl Rogers (1902 -1987).

Il plaçait au centre des entretiens thérapeutiques le patient, qu'il appelait « client » pour souligner combien celui-ci possédait tout le potentiel pour un changement, voire une sortie de crise. Jusque-là, sous l'influence de la psychanalyse, le thérapeute était considéré comme l'élément essentiel de la thérapie. Il possédait la connaissance et la technique. Rogers ose s'opposer aux valeurs établies. Il va jusqu'à dénoncer « les méthodes coercitives présentes dans les méthodes cliniques » (de Peretti). Il substitue à ces méthodes l'empathie et une écoute plus opérante que l'écoute psychanalytique. Il privilégie la force de vie qu'il détecte dans l'être humain.

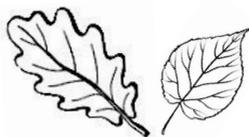
Dans la formule « la psychothérapie centrée sur la personne » nous avons remplacé le mot psychothérapie par religion pour dire combien, dans les trois religions monothéistes, tout est centré sur Dieu – qu'il soit appelé Yahvé, Dieu, ou Allah – et non sur la personne.

Plus encore que le thérapeute ou le psychanalyste, Dieu est le personnage principal. Il détient la totalité de la puissance et du savoir. Il dicte à l'homme, à travers les commandements, le chemin à suivre. Il est toujours évoqué, sinon invoqué, dans les prières. Il est le sujet principal des dogmes et des traditions. Les liturgies se déroulent selon les pensées et les actions qui lui sont attribuées. Il veille sur le monde, il aime et il pardonne autant qu'il juge, condamne et punit.

La foi met Dieu au premier plan. Elle intègre des croyances la rendant mystérieuse, magique et nécessaire. La personne ne peut être que coupable si la relation Dieu / homme ne s'établit pas. Dieu a toujours raison. Il ne peut être soumis à la critique, ce serait un blasphème.

La foi, telle qu'elle est le plus souvent vécue, confisque à l'homme la liberté et la pensée personnelle. Elle est soumission. Elle évite toute remise en question. Les confessions exprimées par des mots ne sont, le plus souvent, que des récitations répétées ne traduisant que l'infime surface des choses.

Or comme nous le verrons, la foi peut exprimer le vécu, et signifier bien au-delà des mots, lorsqu'elle est centrée sur la personne. Nous restons persuadés que, centrée sur la personne, la religion ouvre la voie au spirituel toujours recherché par l'être humain, y compris lorsqu'il l'ignore ou le nie.



Une nouvelle vision de l'homme

Le concept de positivité fera connaître Carl Rogers en France et dans le monde. Dans les années 70, il était devenu le concept repris par tous les groupes se réclamant de la psychologie.

À y regarder de plus près il n'est pas sûr qu'ils aient saisi la nouveauté apportée par Rogers dans ce domaine. La révolution de ces groupes post soixante-huitards n'était pas celle de leur auteur du moment, qui écrit : « Un des concepts les plus révolutionnaires qui soit sorti de notre expérience clinique, est la reconnaissance accrue que le centre, la base la plus profonde de la nature humaine, les couches les plus intérieures de sa personnalité, le fond de sa nature animale, que tout ceci est naturellement positif, est fondamentalement socialisé, dirigé vers l'avant, rationnel et réaliste ».

Il n'en fallait pas davantage pour remettre en cause la conception angélique et radieuse de la nature humaine prêchée par les « révolutionnaires du moment ». Les uns se référaient à Voltaire qui, selon eux, avait pointé le ridicule de Rousseau. D'autres, tels les psychanalystes ou des religieux conservateurs, mettaient en avant une contre-vérité historique, faite de conflits et de haines entre les personnes et entre les peuples.

Rogers ne manque pas de leur répondre en soulignant que, dans l'être humain, la haine, la cruauté, l'esprit de destruction, sont dus au désordre causé par une peur interne. C'est en quelque sorte un mécanisme de défense. Mais selon lui, cela reste superficiel. Au plus profond de sa personnalité, l'homme cherche une vie sociale, et reste attaché à l'élan de la vie.

La psychanalyse, en perte de vitesse actuellement, ne combat plus la pensée Rogérienne avec les armes des trois instances de la personnalité : le ÇA, le MOI et le SURMOI. Le ÇA semble avoir abandonné ses deux P : la Pulsion et la Passion. Il n'est plus la partie essentielle constitutive du MOI.

Les religions résistent. Le christianisme cède du terrain face à l'islam, aidé en cela par le fait que celui-ci est religion d'état dans les pays où il est majoritaire : les lois de la religion passent avant celles de l'État, ces dernières étant une copie des lois définies comme révélées par la religion. Mais, dans le monothéisme la conception de Dieu reste la même avec un vocabulaire différent. Devant Dieu, l'homme est un pécheur soumis au despotisme divin imaginé par la religion.

Au IV^e siècle, avec sa théorie du péché originel, Saint-Augustin faisait de celui-ci un héritage génétique. L'humanité toute entière est selon lui dans un état dégradé depuis la chute, soit depuis la désobéissance d'Adam et Ève. Les humains sont faibles et moins parfaits. Augustin d'Hippone renchérisait, avec sa distinction entre péché véniel et péché mortel pouvant être expiés par la pénitence ou le jeûne.

Il plaçait ainsi l'humain sous le pouvoir de l'église, qui décidait des modes d'expiation.

Il faudra attendre la Réforme pour noter des changements, qui concerneront le rapport au sacré, à l'église et son fonctionnement. Elle sera beaucoup plus prudente pour reconsidérer les dogmes fondamentaux sur la nature de Dieu et du Christ.

Cette vision négative de l'humain interroge. On comprend mieux les raisons pour lesquelles Karl Rogers après des études de théologie n'a pu adhérer à une religion institutionnalisée et se résoudre à penser que Dieu est distinct de ses créatures. Cette attitude contraste avec sa déclaration montrant une grande sensibilité au spirituel : « Je considère maintenant qu'il est possible que chacun de nous soit une essence spirituelle continuant et durant au-delà du temps, et exceptionnellement incarné dans un corps humain ».

Il en va ainsi toutes les fois que la spiritualité se détache de la religion, celle-ci se définissant toujours par un système institué. N'est-ce pas là une des raisons de la stagnation des religions monothéistes (à l'exception peut-être du judaïsme, religion plus ouverte et plus diverse que ne le sont le christianisme et l'islam, une religion qui laisse la place à la recherche) et à leur difficulté de remettre les fondamentaux en question ? Nous pensons qu'il est urgent, pour le bien de l'humanité, de mettre l'homme au centre des préoccupations, et de donner à celui-ci

une place qui le valorise au lieu de l'accuser, qui le responsabilise au lieu de le soumettre. La psychologie et la pédagogie ont montré que dire à un enfant qu'il est mauvais, nul, incapable, méchant et qu'il mérite d'être puni, peut le conduire à des actes de délinquance.



L'empathie

Parmi les sept concepts de la relation d'aide telle qu'elle est pratiquée par Rogers, l'empathie est fondamentale. Elle a pour but d'amener le consultant à une compréhension de lui-même, afin qu'il trouve ses propres solutions pour faire face aux réalités de la vie. Par ce biais, le thérapeute participe à l'expérience intime du client.

Le thérapeute ne conseille pas. Il tient conseil. Lorsque nous sortons l'empathie du cabinet du psychologue pour la voir fonctionner dans un cadre universel, nous sommes surpris. D'abord parce qu'elle est réduite le plus souvent à ne fonctionner qu'entre personnes du même bord. Des expressions comme « nos amis de l'église » ou « mes potes du club » traduisent cette exclusivité.

Les religions ignorent et vont jusqu'à combattre, étant donnée leur nature, la démarche fondée sur l'empathie. Elles se pensent porteuses d'un message à transmettre et d'un mode de vie qu'elles cherchent à imposer dans les pays où c'est encore possible. Elles ne connaissent que l'enseignement, au détriment de la maïeutique¹. Elles visent un mode de vie unique imposé à tous. Elles sont aidées en cela par les pouvoirs politiques en place, rejetant toute forme de démocratie.

1 L'art d'accoucher de ses idées, selon Socrate

Pour qu'une religion adopte une démarche fondée sur l'empathie, elle devrait déroger à trois principes perçus comme fondateurs :

- * croire que les textes de référence (la Bible, le Coran), dits sacrés, sont le résultat d'une révélation divine : les lois divines ne sont pas les lois que nous révèlent les prophètes mais bien les lois de la nature. Chaque être, chaque chose les porte en soi.
- * penser que Dieu est au-delà du monde : il n'est pas une entité extérieure qui surveillerait le monde. Il est une présence totalisante. Il ne porte pas de jugement. Il n'exige rien. Aimer Dieu et le monde, c'est ne rien attendre en retour. C'est être libre. C'est se sentir aimé par une puissante intelligence intégrant ma propre intelligence.
- * rejeter les données de la science : prendre en compte la connaissance intuitive de chaque humain dont le potentiel contient la totalité des possibilités. Rien ne tombe du ciel. L'homme porte déjà en lui ce qu'il reconnaît lui être donné. Il est condamné à la gratitude parce qu'il est aimé. Tout est mis à sa portée. Cette attitude le rend disponible à l'accueil de la nouveauté.

La lecture de ces conditions laisserait penser qu'aucun changement n'est possible du côté des religions. Leurs démarches ne vont pas dans le sens de l'empathie.

Il est à noter toutefois que des textes sacrés de référence laissent entrevoir des interprétations jusque-là ignorées ou évitées. Au XVII^e siècle, le philosophe Spinoza avait remis en question le rapport aux textes de la bible et la conception de Dieu. Ces positions lui avaient valu d'être malmené, exclu de la communauté juive. Il a échappé à une tentative d'assassi-

nat. Il était perçu comme un athée, perception qu'il dénonçait avec force.

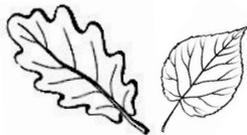
Dans les évangiles, Jésus apparaît préoccupé en priorité par l'humain, le divin étant une présence continue pour lui. Pas besoin de l'invoquer. Il suffit de s'y référer.

Il est à noter que Jésus appelle Dieu, Père. Celui-ci est censé ne jamais abandonner ses enfants, il demeure dans une logique d'amour.

Par ailleurs, est-ce si scandaleux de considérer le divin comme une force présente dans tous les éléments de la création ? Faut-il, pour penser Dieu, l'imaginer comme une identité aux contours bien définis, au risque de tomber dans l'idolâtrie mentale ?

Dans toutes les religions il y a des mouvements souhaitant replacer l'humain au centre des préoccupations religieuses. C'est heureux. Il est vrai toutefois qu'aucune institution organisée ne fonctionne selon un tel modèle. C'est bien regrettable : la démarche de l'empathie permet à chacun de découvrir et de construire son « propre soi » tout en cheminant au rythme de ses possibilités.

Ceci paraît inenvisageable dans le cadre de la religion.



Une nouvelle vision de Dieu

La psychologie humaniste de Carl Rogers ne permet pas de cerner la conception qu'il avait de Dieu.

Il est à noter que cette conception a évolué tout au long de sa vie. Il est passé d'un rejet total de la foi chrétienne pour un univers sans Dieu, à une position où « il est possible que chacun soit une essence spirituelle ». Il écrit encore : « au lieu de dire que le spirituel a un impact sur la thérapie, je dirai que la meilleure des thérapies conduit à une dimension spirituelle ».

Les plus critiques diront que, vieillissant, il s'est rassuré, optant pour une forme de vie après la mort. Il aurait alors retrouvé les affirmations classiques de l'église dans laquelle il a été élevé.

Notons aussi que, parmi les déçus des thérapies rogoriennes, beaucoup disent être revenus soit dans l'église catholique, soit dans des communautés évangéliques. Là, ils retrouvaient un chemin précis, critiquant la théorie du développement personnel auquel ils avaient cru mais qui, selon eux, les avait égarés dans des voies sans issues. Le retour à la religion les a rassurés.

J'ai entendu à plusieurs reprises, au cours de mes fonctions de pasteur comme de psychologue, plu-